

FABIENNE LEJAMBLE



Extrait : 1943

Chapitre 1

Hiver 1943,
Louange-Sur-Sarthe,
zone occupée.

Nous faisons partie des chanceux, mon frère Marcel et moi. Nos parents tenaient une boulangerie depuis plusieurs années, lorsque le rationnement alimentaire s'abattit sur le pays. Notre père, Lévi Dumoulin, était issu d'une mère juive au caractère bien trempé, et d'un père converti et soumis, d'une grande gentillesse.

Il se disait juif uniquement pour ne pas contrarier sa mère, mais en vérité, il s'en fichait pas mal. Son pied bot lui avait épargné l'uniforme, et nous en étions bien contents. Notre mère, Camille, était catholique, et nous avait enseigné sa religion sans nous l'imposer. En bonne épouse, elle aidait mon père à gérer la boulangerie. J'avais treize ans, et mon frère, neuf.

Ce jour-là, le ciel s'était montré plus sombre qu'à l'accoutumée et le froid nous piquait les extrémités. L'après-midi, ma tante Rose et sa fille Blanche arrivèrent à la maison pour partager notre repas du soir. Elles n'habitaient qu'à cent cinquante mètres de chez nous, et leur situation n'était pas aussi enviable que la nôtre. En effet, mon oncle Henri était mort au combat deux années plus tôt, bientôt suivi par Matthieu et Louis, les deux fils alors respectivement âgés de vingt-trois et vingt-et-un ans,

les laissant toutes deux sans réelles économies. Bref, nous les aidions comme nous le pouvions.

Ma cousine Blanche n'avait que deux mois de moins que moi et nous nous entendions bien, aussi nous passions beaucoup de temps ensemble, sous les protestations fréquentes de Marcel. J'étais secrètement amoureux d'elle, adolescent que j'étais alors.

Avec ma famille, nous vivions au-dessus de la boulangerie, sous le toit. Mes parents occupaient la première chambre ; Marcel et moi, la seconde. Au-dessus de la pièce principale, qui regroupait salon, salle à manger et cuisine, de longues et larges poutres de bois brun me fascinaient depuis toujours, et souvent, j'y grimpais en douce et m'y cachais, ce qui me donnait parfois l'occasion d'entendre les discussions des grandes personnes.

Ce soir-là, après le repas, je me décidai enfin à montrer ma cachette à Blanche, là-haut dans les poutres, et bien sûr, Marcel suivit. Nous étions allongés, occupés à écouter les grands qui s'inquiétaient chaque jour un peu plus de l'avenir de la guerre.

C'est là qu'on toqua fort à la porte. Les couverts tombèrent dans les assiettes, les cœurs cessèrent de battre un instant, et mon père rythma le mien des pas de son pied bot, jusqu'à la porte. Lorsqu'il ouvrit, il fut immédiatement bousculé par un sous-officier allemand au torse bombé, qui fit un pas à l'intérieur, sans même avoir été invité.

Je connaissais les histoires du moment, je savais que nous étions juifs pour eux. Même si mon père n'était pas

croyant, que moi non plus, et que ma mère était catholique. Des camarades de l'école avaient déjà disparu de la classe sans qu'on ne nous explique quoi que ce soit. Mes oreilles se mirent à bourdonner, et j'intimai discrètement le silence à Blanche et Marcel.

Je mis une main devant les yeux de mon frère, bien content de ne rien voir. Il avait déjà une trouille bleue.

Des cris, des ordres en allemand fusèrent et percèrent nos cœurs avec une terreur que nous n'avions encore jamais connue. Je sentis Marcel tressaillir sous ma main.

Quant à Blanche et moi, nous vîmes des allemands abattre froidement mon père sans explication, et embarquer nos mères, hurlant leur désespoir. Larmes silencieuses, sursauts, une large tache écarlate sur le sol. Il me sembla entendre les soldats chercher des enfants, d'autant que nos vêtements, livres et jouets traînaient, mais après avoir fouillé en vitesse, ils quittèrent la maison et y mirent le feu.

Alors je fis descendre Marcel en premier, et Blanche se débrouilla très bien seule. Nous nous hâtâmes de prendre quelques vêtements et provisions, mais avec les flammes qui léchaient les rideaux, nous avions peu de temps, et nous préférâmes fuir par une fenêtre, au cas où on nous choperait aussitôt sortis par la porte.

Une fois dehors, Marcel laissa échapper ses larmes dans le vacarme des flammes, et nous vîmes de loin les soldats emmener nos mères, qui se prenaient des coups lorsqu'elles tournaient la tête vers la maison, nous cherchant de leurs regards désespérés. J'avais évité au mieux d'observer mon père, à terre, se vidant de son sang.

C'était trop dur. Blanche, elle, portait bien son nom, ce soir...

Dans le silence de l'horreur, je serrai mon frère frissonnant contre moi.

Je savais où demander de l'aide s'il arrivait quelque chose, aussi monsieur le curé nous apporta abri, nourriture et cachette, comme à d'autres enfants. Il nous cacha dans sa cave à vin durant deux ans, derrière un vieux rideau miteux mais épais. De vieux meubles poussiéreux étaient entassés, de telle façon qu'on pouvait penser qu'il n'y avait rien d'intéressant derrière. Mais nous pouvions nous faufiler en bougeant deux ou trois choses vite fait, et là, se trouvait notre petit dortoir. Nous étions six, et il lui fallut trouver des couchettes et couvertures pour nous. Un cageot de pommes était à notre disposition, mais c'était au cas où il ne pouvait descendre nous nourrir la journée. Quelques carafes d'eau étaient posées sur le sol, ainsi que quelques verres, et deux pots de chambre, qu'on vidait presque tous les jours. L'horreur... Nous étions éclairés par de vieilles torches et un plafonnier blafard. Il nous fallait être silencieux la plupart du temps, aussi nous parlions beaucoup par gestes. Quand le quartier était sécurisé, le curé nous laissait prendre un peu le soleil, histoire de ne pas tomber malades. Et le dimanche après-midi, une religieuse passait pour nous enseigner quelques trucs, dont des astuces de survie, en plus des maths et du français, histoire d'avoir une base, si on survivait à tout ça.

Et cela dura jusqu'à la fin de la guerre. Blanche développa des sentiments pour moi, mais dans ces

conditions, il ne se passa rien. Parfois, quand elle avait du mal à dormir, je lui tenais la main. Une jeune fille brune et à la frange arrondie nommée Aurore se fia rapidement à ma cousine, et fut son amie dans notre guerre de l'ombre. Marcel, lui, commença à remplacer notre mère par Blanche, et je laissai faire.

Chapitre 2

L'armistice et conséquences.

Une fois la France libérée, je cherchai à avoir des infos sur nos mères, mais n'appris rien, et monsieur le curé nous relâcha. Aurore aurait voulu nous suivre, mais sa tante la retrouva bien vite. Les adieux avec Blanche se firent sans larmes, après toutes nos souffrances. Je ne savais pas où aller, mais ma cousine et moi avions quinze ans, maintenant, et Marcel, onze. Aussi nous pourrions trouver du travail et louer un petit quelque chose dans un premier temps. Et c'est ce que nous fîmes pendant une année. Le logement, très précaire, était envahi de cafards et la seule fenêtre en partie brisée laissait passer le froid de l'hiver. Malgré tout, on osait nous demander un loyer. Blanche s'usait les mains en lavant des caleçons crasseux pour des hommes qui la convoitaient d'un air malsain. Nous craignons qu'un de ces quatre, ils fassent plus que ça. Quant à moi, je me forgeais le dos en portant des sacs de charbon. Marcel restait près de moi, m'aidant à porter des sacs plus petits, et j'étais malheureux pour lui. Nous ne pourrions pas continuer ainsi indéfiniment...

Un jour que deux bonnes sœurs vinrent chercher du charbon à bord d'une camionnette, elles remarquèrent le jeune âge de mon frère. Il était en train de se décharger de son lourd fardeau, les yeux comme

un raton-laveur, lorsqu'elles s'approchèrent de lui. Elles affirmèrent vouloir l'emmener dans un orphelinat, où il serait bien mieux qu'ici. Aussitôt il leur parla de moi, qui n'était qu'à quelques dizaines de mètres, et de Blanche. Sans trop y réfléchir, nous partîmes les mains presque vides jusqu'à l'orphelinat de Sainte Annabelle, dans la Creuse. Qu'on ait droit à l'orphelinat à notre âge, pourquoi pas ? On serait sûrement mieux logés et nourris. Et nous étions épuisés.

A l'arrière du camion, je m'installai face à Blanche, et Marcel, tout contre elle. Elle avait développé pour lui une affection maternelle, en l'absence de nos parents. Nous formions une drôle de famille.

Le chemin fut long, cahoteux, mais tranquille. Tous les trois, nous nous éloignons de nos mères... ou pas. Qui pouvait savoir ?

Nous n'étions que des gosses paumés dans une France en ruine. On avait gagné... Ouais, vachement.

Quelques heures plus tard, nous arrivâmes devant une grande propriété assez ancienne, pas très bien entretenue, bouffée par le lierre, avec un portail en fer forgé bien rouillé, et un peu tordu. Le chemin qui y menait était boueux, la fontaine posée dans la cour était cassée et ornée d'une croix gammée. Un frisson me parcourut, et Blanche me prit la main.

L'une des nonnes qui nous accompagnait nous poussait en avant, et ça m'irritait beaucoup. Je tentai de

prendre la main de Marcel, mais il avait grandi, aussi il refusa.

1946 arrivait, et changerait nos vies à jamais.

Chapitre 3
Installation.
Creuse,
Automne 1945.

L'intérieur était assez bien entretenu, malgré les toiles d'araignées et les lustres jaunis, constellés de crottes de mouches. Les murs blancs étaient un peu sales. La sœur se présenta enfin comme « Sœur Bénédicte » et nous amena jusqu'à un couloir à l'étage, au parquet vieillot et grisonnant, comme les cheveux de mon père... mon père abattu... Une larme perla au coin de mon œil et je l'essuyai aussitôt. L'autre sœur n'eut pas le temps de se présenter. Sœur Bénédicte nous fit un discours, torse bombé.

— Vous savez, mes enfants ! Vous avez de la chance, d'être ici, et non dans la rue, tels des mendiants que personne ne regarde. Cet orphelinat a ouvert il y a trois mois grâce à notre bon maire, que vous rencontrerez bientôt, puisqu'il viendra nous rendre visite très vite.

— Par contre, continua-t-elle, nous sommes face à un problème. Cet établissement est fait pour accueillir 25 enfants, et vous êtes désormais 40. Ah, fichue guerre ! Heureusement, avant, cette maison a servi d'hôpital de fortune. Il y avait donc des paillasses et des draps au grenier. Nous les avons bien

sûr lavés et posés dans les dortoirs filles et garçons, dit-elle sèchement.

Puis on nous fit faire le tour du propriétaire. Une vieille maison, deux dortoirs, et une nonne dormirait dans le couloir, porte ouverte. Grandes fenêtres, vieilles boiseries. La Mère Supérieure serait rarement visible, sauf en cas de bêtise. On ne nous dit même pas son nom.

Les repas seraient rationnés. En effet, tout n'était pas encore revenu à la normale en France, et on manquait encore de nourriture. En plus, nous étions en surnombre. A l'extérieur, il y avait un grand jardin peu entretenu où se promener, et une partie était transformée en potager. Les sœurs et les orphelins étaient chargés de le tenir en état. Il y avait aussi cinq poules qui vadrouillaient, et chaque matin, il nous faudrait faire la chasse aux œufs, après la prière, évidemment.

Voilà que des « juifs » allaient prier comme des catholiques, comme avant... comme parfois, chez nous.

Blanche n'était pas ravie d'être séparée de nous pour la nuit. D'autant que nous remarquâmes le soir après dîner, à l'heure du coucher, que nous avions hérité des vieilles paillasses usagées, et que les draps étaient tachés du sang des anciens combattants. Tous ceux qui avaient eu la malchance d'avoir ce matériel, mirent le plus gros des auréoles brunes au niveau des pieds, pour tenter de les oublier, sous les couvertures. Lavés... mes fesses ! Ils sentaient la poussière, le sang et la mort... Des soldats avaient souffert ou avaient perdu la vie dans nos draps, sur les matelas... C'était horriblement

angoissant. Mais une fois l'horreur passée, nous eûmes droit à une tisane de thym agrémentée de crameillotte¹. Elle nous venait de la Sœur Chantal, qui était bourguignonne. Elle était un peu l'infirmière de l'orphelinat.

La première nuit, Marcel déserta sa paille pour la mienne, comme il avait pu le faire étant petit, et j'avoue que je dormis mieux comme ça moi aussi, même si je ne parvenais pas à oublier les taches brunes sous mes pieds, ni Blanche, seule avec des inconnues, dans le dortoir d'en face.

Des bruits de pas nous firent angoisser au milieu de la nuit, et une ombre passa devant les rideaux clairs des grandes portes vitrées. Une sœur en pleine ronde. Cela me rappela la guerre, et les pas cadencés des soldats après le couvre-feu.

Nous avions à peine regardé les autres orphelins, ne désirant pas nous attirer d'ennuis. Demain serait un autre jour.

Réveil en fanfare et assez tôt, petit déjeuner simple, toilette courte et surveillée. J'eus du mal à me déshabiller devant les yeux scrutateurs de Sœur Bénédicte et des autres garçons. Marcel aussi. Puis nous eûmes un temps de prière avec Sœur Chantal, qui portait la douceur dans son regard, et de jolies joues roses.

Pour le potager, nous verrions à la venue des beaux jours, si nous étions encore là.

Marcel et les plus jeunes eurent classe le matin avec Sœur Célestine. Pendant ce temps, j'étais chargé de couper du

1 Ou *crameillotte* : Miel de pissenlit, aussi appelé « miel du pauvre »

bois pour la cheminée, de mettre des pelletées de charbon dans les cuisinières, de réparer des meubles aux pieds cassés ou manquants avec d'autres garçons, puis des penderies aux barres dézinguées. Les autres avaient aussi leurs tâches : nettoyer vitres, parquet, aider à la cuisine, laver le linge etc...

Le plus âgé d'entre nous, Théodore, avait dix-sept ans. Il comptait bien filer et vivre sa vie tranquillement, bien avant d'atteindre sa majorité. Pour ce faire, il piquait quelques piécettes à la quête le dimanche, ainsi que des ustensiles discrets qui lui seraient utiles une fois parti. Il faisait aussi collection de boutons. Je le trouvais super. Il prévoyait un départ pour dans six mois. Ça nous laisserait le temps de devenir bons copains.

Je me fis d'autres amis, comme Michel, un peu plus jeune que moi, que Marcel aimait beaucoup, et André, un petit gars rigolo qui avait toujours la pêche.

De son côté, Blanche se fit une amie nommée Emilie, de deux ans sa cadette.

Le soir, nous avions une heure pour lire, nous détendre, aller au jardin, tout ça avant de manger. Je retrouvais Blanche et Marcel, parfois, mais il s'intégrait bien, ici, parmi les enfants de son âge.

Un jour que nous étions seuls, ma cousine et moi, dans le jardin obscur et froid, et que nos familles nous manquaient, nous nous embrassâmes timidement, le rose aux joues.

Mais aucun de nous deux n'en reparla ni ne reprit l'initiative de le faire, bien trop gênés par la situation. Avant de dormir, nous eûmes tous droit à la tisane du soir, bien dégueulasse. Un peu chargée en cramailotte, aujourd'hui. Brrrr. Et Sœur Bénédicte vérifia à la fin que tout le monde avait vidé sa tasse.

Le lendemain matin, l'une des paillasses était vide, aussi je m'interrogeai. Un camarade de chambre m'apprit que Théodore avait été adopté. Je m'étonnai, lui qui avait déjà bien dépassé son dix-septième anniversaire...

Les autres semblaient aussi incrédules que moi, mais tous me conseillèrent d'éviter les questions auprès des sœurs, parce qu'elles n'aimaient pas ça. Et ce fut tout ce qu'on se contenta de me dire. Le soir, j'en parlai à Blanche, qui s'étonna à son tour.

— D'autant que peu d'entre nous seront adoptés, si j'ai bien compris. La situation en France étant ce qu'elle est, il ne faut pas compter partir tout de suite, et sincèrement, je n'ai pas envie qu'on me sépare de Marcel et toi.

Pour la rassurer, en homme que je devenais, je la pris simplement dans mes bras, mais je comptais fouiner un peu, discrètement, quand j'en aurais l'occasion.

Dès le soir, au début de notre heure de liberté, je fouillai la paillasse de Théodore, et trouvai sous les draps, au niveau des pieds, sa collection de boutons, son argent, ainsi que des couverts. Je les pris en douce et les intégrai à ma paillasse. Et je fis bien, car lorsqu'il fut temps d'aller nous coucher, la

paillasse de mon ami avait déjà été enlevée, laissant un tout petit peu plus d'espace pour chacun de nous dans le dortoir des garçons, qui sentait franchement le bouc. Mais nous y étions déjà habitués, même les nouveaux.

Ce n'est que le lendemain, que j'en parlerais à Blanche, laissant mon jeune frère dans l'ignorance. Le voir heureux avec son ami me faisait beaucoup de bien.

— Je sais qu'il ne serait jamais parti sans ses affaires. Il aurait fait en sorte de les emmener. Je trouve ça bizarre.

— Peut-être qu'au dernier moment, il a pensé que ce ne serait pas discret, ou alors sa nouvelle famille est plutôt aisée...

Tout en me le disant, elle n'y croyait pas elle-même.

— Mouais... Peut-être, mais il était tellement content d'avoir amassé tout ça, qu'il n'aurait pas laissé son magot là. Pourquoi ces gens n'ont-ils pas adopté un jeune ? Théo a déjà son caractère, bien trempé...

— Peut-être ont-ils besoin de quelqu'un de solide pour travailler chez eux !

— Hmm, possible, marmonnai-je.

— De mon côté, une fillette de six ans s'apprête à être adoptée. Elle est terrifiée, la petite, toute timide qu'elle est.

— Ben tu vois ! Ça aussi, c'est la différence... Pour la petite, on le sait d'avance. Pour Théodore, on n'a rien su, il a disparu comme ça, pfuit ! m'exclamai-je en claquant des doigts dans le jardin.

Nous étions à demi-cachés derrière un bosquet.

— Il a peut-être voulu partir en douce pour vous éviter les larmes, me dit-elle.

Je haussai les épaules.

— On n'est plus des mêmes. Nan, il l'aurait crié sur tous les toits, rien que pour gueuler son mécontentement, si ça avait été le cas.

— Ecoute, commença-t-elle en me tenant par le col de chemise (mon cœur tambourinait dans ma poitrine) attendons un peu de voir comment ça se passe par ici avant d'enquêter et de se faire dévorer par la Mère Supérieure. D'accord ?

J'acquiesçai d'un hochement de tête et déglutis.

— Quand on aura le droit de quitter cet endroit, je t'emmènerai, toi et Marcel, et alors on pourra recommencer quelque chose ailleurs, tous les trois. Peut-être que nos mères...

— Peut-être, chuchota-t-elle, la tête basse.



Les jours suivants, ce fut la routine. Marcel s'épanouissait malgré l'absence des parents. Avec un peu de chance, il n'en souffrirait pas trop, une fois adulte.

Puis vint le mois de décembre, et l'on nous fit confectionner les décorations de Noël en écoutant la radio, qui crachait chansons et nouvelles. Sœur Bénédicte nous asticotait et nous poussait à toujours travailler plus vite... Quel loisir... Guirlandes et étoiles en papier décoreraient la grande maison... Sœur Chantal nous fit une poignée de biscuits, que nous partageâmes, et qui furent bien vite avalés. Marcel et Blanche avaient le sourire aux lèvres. Ce mois-ci, lors des ateliers de

Noël, garçons et filles avaient le droit de se côtoyer et de chuchoter. Tant qu'on pouvait encore entendre la radio, tout allait bien.

Une après-midi, tandis que nous étions en pleine création avec Blanche, nous vîmes la Mère Supérieure sortir de son office et s'approcher de nous. Dieu qu'elle était effrayante ! Le teint légèrement gris, les joues très creuses, elle était néanmoins bien droite. Je n'aurais su lui donner d'âge, son visage étant trop maigre pour être vraiment ridé, et ses cheveux étaient cachés par la traditionnelle coiffe.

Souriante, les yeux noirs enfoncés dans les orbites, elle passa au milieu de tous et observa un instant notre travail, avant de se mettre face à nous, mains jointes sur son chapelet.

— Mes chers enfants, commença-t-elle d'une voix franche et forte. Je me présente à ceux qui ne me connaissent pas encore. Je me nomme Mère Marie-Gilberte. Je ne viens ici que lorsque c'est nécessaire. Je gère déjà bien assez de choses, aussi je laisse le soin aux sœurs de s'occuper de vous, et à voir vos jolies têtes d'anges et vos créations, j'en déduis qu'elles font un travail remarquable.

Sœur Bénédicte s'était déjà précipitée vers la radio pour l'éteindre et ne point indisposer Marie-Gilberte. Elle nous toisa. La Mère Supérieure reprit :

— Monsieur le Maire m'a chargée de vous dire qu'il viendra nous rendre visite demain matin après la prière. Aussi, ce soir, vous aurez pour tâche de rendre l'orphelinat rutilant ! ricana-t-elle joyeusement. (un frisson me parcourut)

Rangeons nos créations dans les boîtes que vous donneront les sœurs. Vous voulez bien ?

Elle nous observa tous et toutes.

— Je vous souhaite une bonne soirée et une bonne nuit, les enfants !

[COMMANDEZ CE ROMAN](#)

